

3337  
**Minimum vital :  
18 MOIS  
en attendant mieux**

## M. PLEVEN nous avertit

**L**e discours prononcé par M. Pleven à Strasbourg est net. Nous sommes maintenant fixés quant aux mesures qui vont être prises sous prétexte de défendre la paix et la liberté. Emboliant le pas à l'Angleterre, aux U.S.A., à la Belgique, au Luxembourg (1), le gouvernement va promouvoir une politique de réarmement à outrance, d'encaissement et de sacrifices dont les couches laborieuses sont appelées à faire les frais pour le plus grand bénéfice des marchands de canons.

Dix-huit mois de service, dix-huit mois d'abrutissement pour les jeunes, voilà la première disposition, base de toute la politique de coercition que l'on prépare, voilà le symbole de cette « union sacrée » que notre « Premier » n'a pas manqué d'évoquer. Et, corollaires indispensables, l'augmentation des impôts, la hausse du coût de la vie, la répression décuplée contre toute velléité de grève, de protestation formeront un tissu d'entraves parfaitement liberticides.

Nous n'avons plus d'illusions à entretenir : Pleven l'a dit : « Nous emploierons tous les moyens que nous donnent les lois pour mettre à la raison les cinquièmes colonnes ». Ce pluriel est plus éloquent que le discours en son entier. Tous ceux qui refuseront de courber l'échine, libertaires, socialistes non-conformistes, pacifistes, travailleurs en lutte pour leurs salaires seront déclarés communistes et combattus comme tels.

Le capitalisme, exploitant les menaces de guerre à ordonné à son gouvernement de prendre des mesures dont le développement logique ne peut qu'aboutir à l'écrasement des travailleurs et à écarter les menaces du ralentissement de la production. L'économie de paix fait place à l'économie de guerre. Pleven ne l'a pas caché : « Nous nous servirons du programme de réarmement pour pousser la production dans les branches d'activité tombées au-dessous de leur potentiel... Nous veillerons spécialement à ce que les moyennes et petites entreprises de province jouent leur rôle dans cet effort de réarmement ». L'aveu est d'ailleurs et se passe de tout commentaire. Les patriotes peuvent se réjouir : le minimum vital pour 40 heures est de 13.500 francs, mais les dividendes vont se gonfler.

**D**EVANT une telle situation le refus passif, la position « au-dessus de la mêlée » n'est pas soutenable. La guerre sociale à mains nues est ouverte, elle se prolongera, elle devra se prolonger par la guerre sociale armée. A ceux qui nous disent : « En refusant de défendre la démocratie nous faîtes le jeu des staliniens, vos pires ennemis », nous répondons : Notre ennemi est notre maître, nous refusons de l'enrichir, de fortifier sa puissance. Nous savons que, profitant de notre veulerie, il se rait vite à notre égard aussi dur, aussi impitoyable que notre maître de demain, le stalinien. Entre le premier et le second nous n'avons pas à choisir. Et d'autant plus que ce que la démocratie — ou ce qui en restera — pourra faire, ne servira à rien si l'armée rouge se met en marche. Et nous refusons de faire, justement, le jeu des staliniens en acceptant d'être classés dans les fichiers de l'état-major. Nous entendons demeurer libres et de déterminer nous-mêmes notre destin.

On veut nous faire croire que la défense de la liberté doit s'accompagner de mesures liberticides, que ceux qui entretiennent la misère parmi des millions de travailleurs sont seuls qualifiés pour dédenter le peuple et que l'encaissement, l'obéissance passive sont les garants de la dignité.

Nous répondons que la liberté du peuple ne saurait être déduite que par le peuple lui-même. Que la dignité consiste à choisir entre la caserne et la lutte clandestine, entre la soumission et la révolte. Que la lâcheté consiste à rejoindre le troupeau de moutons de M. Queville. Que la préparation de la guerre a toujours provoqué la guerre. Mais que la préparation de la Révolution sociale peut seule amener la paix et préserver la liberté des attouchements doux de tous ces individus qui parlent dignité et union sacrée cependant qu'ils étouffent le scandale des Stavisky d'Arras.

Le service militaire porté à dix-huit mois est encore une ignominie inutile portée au passif du gouvernement. Si la guerre éclate, les peuples, dans leurs maquis, devront se charger de la transformer en Révolution. C'est la seule espérance que possède l'humanité. Tout le reste n'est que mensonge, sophisme et lâcheté.



# LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-cinquième année. — N° 239  
VENDREDI 8 SEPTEMBRE 1950  
LE NUMERO : 10 francs

Fondé en 1885 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

« INTERNATIONALE  
ANARCHISTE »

## FACE A LA GUERRE QUI VIENT

### Quel camp choisissons-nous ? — Le nôtre

**C**e n'est évidemment pas par hasard que nous avons dû préciser notre position depuis quelque temps. Et si notre formule « Ni Staline, ni Truman » a pris dans l'article « Que faire ? » la forme la plus précise : — Contre Staline, sans être pour Truman, — Contre Truman, sans être pour Staline (1), c'est que, sous la pression des événements, notre attitude théorique devait, pour rester valable, s'insérer dans une réalité bien définie.

Par la nouvelle formulation, nous voulions préciser, et nous y revenons encore aujourd'hui, que dans la lutte à mener contre l'ennemi n° 1 de n'importe quel moment, il fallait tenir compte du fait que les anarchistes pouvaient se trouver, par la force des choses, du même côté de la barricade qu'un ennemi n° 2, sans passer pour cela une alliance avec lui, sans choisir son camp.

Il s'agissait au contraire de continuer à servir notre cause, en tenant compte de l'intérêt que l'ennemi n° 2 pourrait avoir à nous ménager, et non de se mettre à servir une cause étrangère.

C'est ce qui se produit déjà dans une grève lorsque nos militants sont contre le patronat, aux côtés des Stalinistes, sans pour autant approuver leurs mobiles et même en les dénonçant, c'est ce qui se produit lorsque nous donnons un coup de main à des socialistes ou à des trotskistes en but au fanatisme totalitaire des Stalinistes, tout en condamnant les moyens et les buts des deux avec lesquels nous nous solidarisons.

Quelques amis (si peu nombreux soient-ils, leur position mérite d'être discutée), pour n'avoir pas sans doute examiné tous les développements et toute la richesse de cette position, dont l'apparente complexité n'est que le reflet de la complexité des problèmes à résoudre, quelques amis donc préfèrent le choix, le choix d'un camp qui n'est pas, qui ne peut pas être le nôtre. Les uns suivent Louzon qui choisit les U.S.A., d'autres, pour leur faire penser, sont prêts à soutenir les entreprises stalinienne parce que le peuple est avec Staline (ce qui est à prouver). Les uns et les autres sont sincères, ils ne pensent qu'à bien servir la cause, mais ils estiment impossible d'éviter une tactique de choix, tout en estimant que le camp choisi est loin d'être sympathique.

Or, il y a une tactique, c'en est une forte mauvaise, fort dangereuse. Car il faut voir à quoi elle entraîne. Prenons le cas du choix U.S.A.

Il est intenable. Car si ce choix n'est pas un simple contentement de l'esprit, s'il vise à l'efficacité, il doit conduire à l'acceptation des plans militaires des U.S.A. ou de l'Europe des Généraux, c'est-à-dire non seulement à abandonner l'idée de formations de lutte autonomes, mais à recommander à tous le maximum de préparation militaire, à accepter la conscription et l'embrigadement — c'est-à-dire l'annulation, la suppression — et à accepter aussi, puisqu'il s'agit moins que jamais de révolution, l'augmentation du rendement, la diminution du niveau de vie ouvrier au profit des budgets militaires. Les partisans du choix ne voient pas qu'ils vont être conduits à se renier peu à

peu, à collaborer à l'aménagement progressif de ce qui reste de la conscience ouvrière révolutionnaire. Ils ne feront pas mieux que les S.F.I.O. quittant un gouvernement précédent pour défendre les revendications des fonctionnaires et ministres aujourd'hui, acceptant un salaire minimum dérisoire parce qu'il faut réamer ! Et pour quel résultat ? La victoire, problématique d'un imperialisme, et dans le cas de cette victoire, une oppression voisine de celle qui est vaincue, une organisation sociale totalitaire et la Révolution reportée à jamais.

Nous en disons autant des habiles qui croient possible de proclamer leur indépendance ou de se retirer dans leur pureté après avoir aidé toute bureaucratie stalinienne à conquérir le pouvoir.

Les partisans du choix oublient les faiblesses internes des deux systèmes, les possibilités de lutte, ils sous-estiment l'importance des résistances des occupés et des satellites plus ou moins bien en main, ils ne tiennent pas compte de cette possibilité, presque de cette probabilité d'une guerre longue, très longue, d'usure, de déliquescence des pouvoirs, et des possibilités, de transformation sociale. Choisir, c'est

supposer que la guerre se passera d'une certaine façon malgré les engins les plus perfectionnés, selon la tradition en quelque sorte. La dernière pourtant a déjà montré que ses développements ne pouvaient être prévus, que tous les retournements d'alliance et de régimes étaient possibles. Et qui oserait encore aujourd'hui désigner un vainqueur alors que les « Alliés » se déchirent et que l'Allemagne se relève ? On pouvait être dans les maquis entre 39 et 45, contre Hitler. Mais choisir les buts des armées « démocratiques » était une erreur. On le comprend aujourd'hui. Gardons-nous donc d'un choix de politique à courte vue.

Certes, la guerre de Corée a bouleversé bien des théories et il est hors de doute que les Coréens conquis par le Nord sont en train de faire l'apprentissage de l'ennemi n° 1. Mais qui ne sait que les Coréens du Sud, dont les U.S.A. se moquent, seront demain, si besoin est, livrés à Staline pour prix d'un arrangement, fût-il très provisoire ? Déjà ne lui avait-on pas abandonné ceux qui vivaient au-dessus du 38<sup>e</sup> parallèle ?

Quand on sait combien la liberté et la justice importent peu aux hypocrites de la Maison-Blanche, il est permis de se sentir un petit frisson avant de choisir.

En dernière analyse, sur notre position de 3<sup>e</sup> force (nous pouvons la reprendre aujourd'hui alors que les « Européens » sont devenus pro-U.S.A. comme nous le prévions), sur cette formule dont nous pouvons pour l'instant prendre surtout le premier point : contre Staline, sans être pour Truman, notre combat, en s'organisant la totalité de nos amis et préserver l'autonomie de nos forces. Qu'apporte de plus, par exemple, la position Louzon qui paraît si réaliste à certains ? La démission.

Nous savons bien que notre formule nous interdit les alliances, qu'elle peut nous apporter au plus des appuis passagers fondés sur le besoin qu'on peut avoir de nous ; mais ne savions-nous pas parfaitement, de toujours, que Staliniens et pro-Américains ne nous appartenient jamais autre chose ?

Parce que nous restons ce que nous sommes, parce que nous sommes des révolutionnaires, parce que près au sacrifice nous ne ferons de sacrifices que pour notre cause, nous devons être assurés à l'avance de la haine des pouvoirs et tout ce que nous pouvons attendre.

Pour étayer cette accusation, nous sommes, comme nos confrères de la presse quotidienne, démunis de preuves. Mais, devant les faits que nous connaissons, est-il besoin de parler au conditionnel ?

A Arras, le 28 août, un magistrat, M. Delattre, saisi par une crise nerf-veuse, se jette par la fenêtre, s'enfuit chez un de ses amis, M. Debailleul. Il lui confie que de hautes personnalités politiques sont en cause dans l'affaire des 100 millions, qu'on le menace, qu'on veut l'emprisonner, etc...

Or, les noms de ces « hautes » personnalités ont été communiqués par M. Debailleul au parquet de Douai. Depuis, silence. Le magistrat a été enfermé, d'aucuns disent emprisonné, dans un établissement psychiatrique. Mais il n'est pas fou.

Tous les médecins sont du même avis et dès le premier jour ont fait savoir qu'un court repos suffirait à son rétablissement. Il n'y a aucune raison pour que, aujourd'hui encore, ce juge soit maintenu, disons-le, au cabanon. Il s'agit, à n'en pas douter, d'une véritable séquestration exécutée sur l'ordre de la place Beauvau. Le mot n'est pas trop fort. Il est en effet impossible à M. Delattre de communiquer avec les journalistes (FAIT SANS PRÉCÉDENT) et, selon toute apparence, de sortir, de circuler librement. Mais il y a mieux. Sa femme et son frère qui seuls purent l'approcher, depuis quelques jours ont changé d'attitude. Mme Delattre a disparu, le frère se livre à des déclarations embarrassées, réticentes, on dirait que les pressions exercées ont un tel pouvoir que maintenant le juge et ses proches ont eux aussi un bœuf sur la langue.

Entre cette crapuleuse affaire et celle de Stavisky, la tradition est renouée. Fait curieux, on y retrouve des similitudes, les bons d'Arras s'identifient à ceux de Bayonne aussi aisément que la corruption de la III<sup>e</sup> s'identifie à celle de la IV<sup>e</sup>. On a même l'impression que l'étrange mort « accidentelle » du conseiller Prince, que le « suicide » non moins étrange de Stavisky doivent incliner le juge Delattre à se pencher sérieusement sur les « conseils de prudence » que l'on doit lui prodiguer en haut lieu. Sinon comment expliquer le mutisme volontaire ou non qu'il observe, comment expliquer également que M. Debailleul n'ait pas communiqué à la presse les noms révélés par un juge affolé d'avoir sans doute découvert un abîme de corruption où se vaudent les hommes les plus représentatifs du régime ?

Mais encore comment s'étonner que les hommes qui représentent ce régime puissent être honnêtes ? Autant vouloir découvrir une virginité dans un... couvent.

A. LAGIER.

## L'avénement du fascisme américain

**L**a presse communiste est habituée à manier plus volontiers l'injure que l'argument, et l'hystérie que le raisonnement. Je ne remettrai pas l'ordure en citant certains articles de l' « Humanité » ou certains papier des « Lettres Françaises ». Mais voilà l'inconvénient de la méthode : on a tellement proclamé que Truman était un super-Hitler, qu'à l'heure où les U.S.A. semblent réellement opter pour le Fascisme, le redoublement de l'hystérie communiste s'écoule au milieu de l'impossibilité d'un public blasé.

En fait, le problème n'est pas de sa-

voir si M. Truman est « un marchand de bretelles en faillite », M. Schuman « un Boche », et si les Américains des U.S.A. « n'ont même pas de dénomination nationale spécifique ». Le problème est ailleurs que dans cette image à la Julian Streicher, antisémite n° 1, destinée à canaliser le ressentiment populaire sur des symboles affectifs selon des méthodes totalitaires d'abréviation qui ont fait leurs preuves.

La vraie question, c'est que la guerre de Corée a servi au gouvernement américain d'un excellent prétexte pour renforcer la puissance de l'Etat sur le politique, l'économique et le social du « pays de la liberté ». Quelle meilleure atmosphère pour cette évolution vers le Fascisme que la psychose créée par les « défaites » de Corée : le sang humain, comme toujours, sera de ciment pour le raidissement de la domination du Chef de l'Etat sur le pays. Quelques chars lourds nord-coréens (isez : soviétiques), en écrasant quelques soldats américains dérisoirement équipés, auront fait plus pour l'abolition en cours de la « Démocratie américaine », que ne l'eut pu importe quelle mesure de Truman au milieu de la défunte « guerre froide ».

Car, souvenez-vous : ce n'était pas la volonté d'élargir ses pouvoirs qui manquaient à la Maison Blanche. Malheureusement pour elle, le Sénat (isez : le grand capital) ne l'entendaient pas de cette manière. L'ultra-révolutionnaire sénateur raciste Taft déclarait il y a un an : « Le président Truman aspire à la dictature ! » et il y avait bien des requins de la politique à le hurler avec lui. Mais, maintenant, les requins se taisent. CHARLES.

About, rédacteur en chef adjoint de l' « Équipe » qui pourraient envier que l'argument, et l'hystérie que le raisonnement. Les moins ignorants ne sont pas là, mais vous connaissez tous le Moche des Armées et le Quéguille de l'Intérieur. Et bien, ils sont restés à Paris, entre deux « week-end » politiques, ils s'agencent, se remuent, et tous deux se remettent les « beaux » mots, les « belles » phrases qu'ils prononcent, lors des dimanches politiques, devant la foule des P., C., et tâchent le plus possible de réformer le vocabulaire à leur manière, la manière du caméléon politique. Pour tout exemple, voici quelques mots prononcés par ces grammairiens : Paix = guerre ; Liberté = prison ; Pain = misère ; Beauté = taudis ; Economie = 2.000 milliards pour la guerre ; Démocratie = Dictature camouflée ; Liberté de la presse = censure ou saisie, etc.

Ainsi nous venons vous prouver qu'ils ne ménagent pas leurs efforts.

Nous venons d'apprendre que J.-B.

Vive la liberté

Moreau vient de réintégrer la cellule de la prison militaire, pour avoir refusé une même fois la livraison des tueurs patriotiques. C'est le dernier fait marquant du Moche S.F.I.O.

Mais le Quéguille est jaloux, et ce radouc, fourrier du fascisme, vient de saisir le journal L'Algérie Libre. Ce journal y est habitué, car le Moche s'était permis pas mal de fois de le saisir aussi.

Vous ne connaissez pas L'Algérie Libre ? C'est le journal du « Mouvement pour LE TRIOMPHE DES LIBERTÉS DEMOCRATIQUES » en Algérie.

Puisque l'on vous dit que nous sommes en pleine démocratie.

Peut-être qu'un jour le peuple, réveillé de son ataxie, les envira, tous ministres et tutti quanti, vers d'éternelles vacances.

La Liberté se meurt. Vive la Liberté !

J. TREBOR.

REDACTION-ADMINISTRATION  
Etienne Guillemau, 145, Quai de Valmy  
Paris-10<sup>e</sup>

C. C. P. 5072-44

FRANCE-COLONIES

1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.

AUTRES PAYS

1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.

Pour changement d'adresse, joindre

25 francs et la dernière bande

REDACTION-ADMINISTRATION

Etienne Guillemau, 145, Quai de Valmy  
Paris-10<sup>e</sup>

C. C. P. 5072-44

FRANCE-COLONIES

1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.

AUTRES PAYS

1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.

Pour changement d'adresse, joindre

25 francs et la dernière bande

REDACTION-ADMINISTRATION

Etienne Guillemau, 145, Quai de Valmy  
Paris-10<sup>e</sup>

C

## LES RÉFLEXES DU PASSANT

MOUTONS  
ET BOUCHERS

Mieux vaut un mouton tondu qu'un mouton à l'abattoir.  
Queuille.

M. Queuille, dans un accès de franchise fort louable, vient de l'avouer : nous sommes des moutons. On s'en doutait. Mais nous n'irons pas à l'abattoir. C'est moins certain. Surtout si nos ministres nous tendent le peu de laine qui nous reste encore, afin de tirer des uniformes et des stauras. Car le mouton est à l'abattoir ce que le citoyen est à la patrie. Et la patrie a faim. Donc nous sommes fâchés. En attendant que le boucher en képi fasse son apparition, le berger a parlé pour nous endormir. Dans la bergerie, le troupeau attend et les ciseaux font un petit bruit métallique fâcheusement évocateur.

Demain, si ça continue, nous serons tous à poil. C'est alors qu'on choisira les agneaux, pour les habiller, les nourrir, les loger dans les casernes de la grande démocratie française.

Et le Queuille sera content. Le général aussi. Si le bulletin de vote nous donne des bergers, les bergers nous donnent des bouchers. Tout se tient.

Quant aux vieilles biques, aux bœufs usés, on les décorera de l'étiquette : E. P. (Economiquement faibles). Ils seront classés. C'est déjà quelque chose. De toute façon, ne sont-ils pas destinés à se volatiliser sous l'effet des bombes soufflantes, atomiques ou autres ? Leurs jours sont comptés. Ceux des agneaux également. Il faut que la France vive, n'est-ce pas ?

Et elle vivra, allez ! Elle est éternelle. On nous l'a toujours affirmé. L'ennui dans cette affaire, c'est le sort des Français, pardon, des moutons. Bah ! des moutons ! Et si jamais ils devaient enrager ces moutons ? Hein ? Dangereux, ça. Dangereux, Monsieur Queuille. Pour vous et vos bouchers.

OLIVE.

## Fascisme américain

(Suite de la première page)

ple, les partisans de l'unité allemande en Allemagne de l'Ouest se tourneront vers le Kremlin comme le seul moteur possible de cette unité. Il fallait donc que les U.S.A. renversent de toute urgence leur politique de « guerre froide », intervenant en Corée du Sud. Intervention improvisée, puisque rien auparavant n'avait été prévu dans ce sens du point de vue militaire. C'est seulement six jours après l'invasion que des troupes de terre sont débarquées, et dans des conditions telles qu'un officier américain déclarait sur place : « On ne peut pas se battre contre deux divisions de tanks avec des armes de calibre 30. Je n'ai jamais vu de mon existence une damnée guerre aussi singulière ! ». Cette opinion, selon un tract américain de gauche, était née 18 jours après l'invasion ! Et la presse américaine devait admettre que les préparatifs d'invasion avaient été connus plusieurs mois d'avance par le gouvernement des U.S.A. La chose fut reconnue le 24 juin, devant une commission du Sénat, par le Chef des Services Secrets américains.

L'opinion mondiale a donc forcé la main au Gouvernement américain, en l'obligeant à intervenir là où il entendait laisser mains libres à Staline. Mais il ne faudrait pas se tromper grossièrement en en inférant un soi-disant « pacifisme » de l'impérialisme américain. Bien au contraire, les Américains s'orientaient vers une préparation de la guerre à échéance plus lointaine : plus de deux années au moins. C'est ainsi que les armes ultra-perfectionnées existent aux U.S.A., mais à l'état de prototypes. Or, on ne se bat pas avec des prototypes, pas plus qu'avec des maquettes, furent-ils les plus formidables. Truman était tout de même obligé de réduire le budget de la guerre : il a choisi les laboratoires plutôt qu'une production en série d'armes bientôt périmées. Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que le potentiel militaire américain ne soit pas considérable même à l'heure actuelle.

Aujourd'hui que le parlement est d'accord avec le slogan « Tout pour la préparation de la guerre », que l'opinion publique a été suffisamment travaillée par les défaites en Corée (un mois de défaites a bien remplacé deux ans de propagande), Truman triomphé. Une législation d'urgence renforce de jour en jour ses pouvoirs de dictateur, marquant l'avènement de la fascisation américaine. Il est du destin de cet homme de bénir

fier de son incurable incompté, et le sang des soldats américains mal préparés, mal défendus, massacrés par sa faute, le pousse vers le pouvoir absolu.

Et la fascisation américaine ouvre des perspectives nouvelles à Wall Street. La

réorganisation d'une économie pseudo-libérale mondiale a fait faillite (l'Amérique devant payer ses clients pour qu'ils puissent lui acheter, comme l'ont montré le plan Marshall et toutes les conférences économiques internationales depuis 1945). Tandis que, si l'on substitue à une économie d'échange « libres » une exploitation du type fasciste des capitalismes mondiaux par le capitalisme américain, toutes les difficultés de paiement de monnaies, de rapports commerciaux s'en trouveront largement atténuées. Ce que ne pouvait entreprendre l'Amérique « démocratique » l'Amérique fasciste le pourra, sur la misère et la ruine des peuples du monde entier, deux fois plus illus au nom de la Patrie et au nom de la Liberté. Et ceci suppose au préalable une guerre que tout le monde prépare fièreusement parmi les gens bien en place, capitalistes ou bureaucratiques staliens. Et ceci suppose des dizaines et des dizaines de millions de morts, et de mutilés, des familles et du sang.

Plus que jamais, notre sauvegarde et notre libération à nous, en dehors de la dictature et de l'hypocrisie, passent par le chemin de la Révolution Proletarienne. C'est la dernière chance de l'humanité.

René MICHEL

## Pour le « Libertaire »

Liste de souscription reçue  
du 25 juin 1950 au 31 août 1950

Boutin, A.; Raillanne, 250; Cassat, 50; Bus Flandre Palace, 500; Galéra, 50; Farichon, 500; Groupe d'Oyonnax, 1.000; divers copains ; 300; José, 100; Rémy, 420; Blanche, Jacques, 200; François, Raymond, 200; Sayas, 100; M. Grimaud, 200; Groupe d'Orléans, 50; Partdi, 100; Vicente, 50; Vicente, Jesus, 100; Volpi, 100; Barrios, 100; Moreau, R., 250; Duragon, 50; Grand E., 100; Le Duilhon, 50; Armand, compagnon de l'Adunatta, 50; Gerard, 200; Ferre, C., 100; Deloche, 50; Grau, 50; Chaillet, 250; Collet, 200; Louis-Paul, 50; Fredon, 100; Waquier, 50; Planas, 100; Chastan, 250; Cestolas, 50; Gouze, 50; Zerkouk, 50; Kindt L., 130; Mario, 300; Duteil, 70; Brest J.-J., 100; Pelissier, 100; Gui B., 500; Lozach, 200; Villotte, 500; Cattel, 250; Gardébus, 100;

Marius, 100; Mariu, 200; Beauvalot, 275; Briard, 200; Keuleers, 125; Collet, 200; Grevisse, 500; Foucaud, 100; Roche, 300; Antoine, 500; Colonial, 50; C. I. C., 145; Léon, 100; G. G., 100; de Vienne, 100; André, 50; Bastien, 20; Pillette, 210; Anonyme, 50; Anonyme, 200; Miraton, 100; Ninette, 200; Groupe de combattants, riens, C.N.T., 500; Martin, 50; Barthélémy, 50; Théodore, 25; Mazerat, 50; Vigne, 50; Collin, 500; G. G., 100; Chastan, 50; Pouhelle, 50; Leroy, 100; Groupe Saint-Antoine, Volpi, 4.000; Groupe de Nîmes-Cannes, 3.000; Bagrone, 1.000; Touy, 500; Gillet, 100; A. Michel, 500; M.V., 50; Pibrat, 50; Las Vergnas, 50; Nau, 50; Rey, 200; Bourgeois, 200; Dubois, 50; Ducreux, 50; Duquelot, 60; Lebreton, 100; Pietka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau, 100; Garde, 30; X, 45; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; P. P., 100; XX, 35; Müller, 100; Barthel, 100; Baudouin, 500; Delbeau, 100; Brivot, 100; Pieka, 100; Prat, 100; Volturin, 100; Fournier, 400; Goumard, 500; Billancourt, 30; un camarade de Colombes, 100; Boucher L., 500; Mannel, 110; Jacques, 200; Joly, 100; Lefebvre, 198; XX, 200; Brivot, 130; Emmanuel, 300; Mizoreb, 100; Rau

# CULTURE ET RÉVOLUTION

## De la "terreur blanche" à la "terreur rouge"

### AVEC LA FÉDÉRATION ANARCHISTE DE HONGRIE

**A** PRES le mauvais souvenir du premier régime communiste en 1918 et la "terreur blanche" de la semi-dictature conservatrice du régent de Horthy à partir de 1919, les éléments révolutionnaires de la Hongrie auraient du se tourner logiquement vers l'anarchisme. Pourtant le Mouvement Anarchiste de Hongrie, qui a joué un rôle si héroïque dans la période de l'occupation allemande, n'existe pas jusqu'en 1944. L'élite des groupes anarchistes qui se sont formés à Budapest au commencement du siècle, fut liquidée d'abord par les bolcheviques de Béla Kun, ses restes par les gendarmes de Horthy. A partir de la prise du pouvoir par ce dernier, le pays fut pratiquement isolé de toute influence, que les libertaires d'autres pays auraient pu avoir sur les éléments susceptibles de les suivre. Le contrôle total de la vie intellectuelle par l'Etat et la très grande influence que l'Eglise Catholique exerceait sur les masses, condamnait à l'inactivité, les rares survivants des anciens groupes anarchistes qui se sont regroupés autour du vieux militant Tokroki. Les idées anarchistes furent complètement ignorées par le peuple ; les intellectuels gauchistes s'attachèrent aux mouvements socialistes et radicaux. Nul ne pouvait prétendre la renaissance d'une activité libertaire.

Pourtant au moment où la guerre contre les Soviétiques dans laquelle le pays fut entraîné, la conscience des magyars fut secouée par les événements politiques et la catastrophe prévisible. Quelques jeunes entre 15 et 21

ans parvenaient à réaliser et définir leurs opinions anarchistes. Ceux qui dépassaient cet âge, étaient presque tous abrûts par la longue éducation militaire et nationale. Pour les libertaires nouveau-nés la prise de contact avec les anciens militants était presque impossible, leur éducation politique était nulle. A part quelques petits groupes actifs à Budapest, la capitale étant le centre de toute vie intellectuelle ou politique, ils vivaient isolés, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils devaient faire.

Ce ne fut qu'en mars 1944, au moment où les troupes allemandes occupaient amicalement la Hongrie, que leur conscience anarchiste devint plus forte et certains entre eux cherchèrent le contact avec la Résistance qui commença à s'organiser. Cette résistance englobait les membres des partis dissous des Petits-Paysans chrétiens-nationaux, dont le chef légendaire, Bojcsy-Zilinszky fut bientôt arrêté et exécuté, les socialistes rendus impunis par les disputes et intrigues qui les séparaient des libéraux, mais également, les radicaux condamnés à l'immobilité par le fait que tous leurs dirigeants étaient des Juifs tenu en évidence par l'Etat ; les éléments les plus puissants de la résistance furent les aristocrates royaux ou anglophiles, et le parti clandestin commun-

niste. Les premiers livraient la lutte la plus importante aux Allemands, étaient seuls à saboter l'armée et à avoir des organisations efficaces pour sauver les principaux persécutés : les Juifs, les réfugiés Polonais et Français. Les communistes, eux, possédaient la meilleure organisation et le plus de moyens financiers, pourtant ils se bornaient à faire de la propagande, à se faire entendre dans les autres groupes de la résistance, à se présenter à sortir intact de cette période et se jeter après la libération dans la lutte contre les autres partis affublés par leurs perles. Les anarchistes étaient mal vus dans cette résistance. Pourtant ils représentaient l'élément dangereux et dans le présent et dans l'avenir. Voici la raison pour laquelle la première action libertaire n'est survécue qu'en juin. Un petit groupe d'étudiants anarchistes, conduits par un poète de 15 ans, de naissance aristocratique et surnommé Christ, actuellement réfugié en France, organisait dans une petite ville du Nord une attaque contre la résidence de la Gestapo, espérant provoquer une émeute dans la ville en vain depuis des mois par leurs tracts. Par une malchance imprévisible le coup n'a pas réussi. Un étudiant fut blessé, Christ et un autre arrêté. Après un interrogatoire de 18 heures inefficace, les deux arrêtés étaient livrés à la police hongroise. Dans la prison de la même ville, ils parvenaient à établir une liaison avec leurs camarades échappés aux Allemands, et de sa cellule, Christ préparait le plan d'une action de sabotage.

Il fut alors arrêté, mais il réussit à se débarrasser de ses gardiens et à se cacher dans la basque : c'étaient les militants anarchistes qui avaient adopté la mode de la ceinture rouge légendaire d'Alexei Korsakine. Leur pires ennemis : les militaires nazis à la chemise verte, les membres de la milice ornés d'une tête de mort, les SS, les membres fanatiques de l'Armée de Jeunesse à cette époque remplacant une partie de la police mobilisée en uniforme kaki à la cravate noire. Dans la résistance, les hommes aux ceintures rouges commençaient à avoir une renommée quasi légendaire, qui ne plaisait point aux communistes qui se prétendaient avec une impertinence à peine masquée les dirigeants de la résistance. A la deuxième réunion du Mouvement Anarchiste, qui eut lieu dans le grenier de la maison que j'avais habité, P. M. nous fit connaître certaines conditions que les communistes nous posaient contrairement à l'accord conclu : les anarchistes auraient dû faire le service de garde et travailler dans les imprimeries, clandestines communistes, distribuant un certain nombre de tracts communistes, et s'insinuer dans les groupes de la résistance et fournir aux communistes les renseignements nécessaires. Le seul résultat fut que le groupe désigné S.Z.F., Jeunesse libertaire, et conduit par Christ, subit une scission : un tiers de ses membres résistants chez nous, le reste entra dans le Parti communiste. Tokroki, qui approchait de sa 80<sup>e</sup> année, passait la direction du mouvement immédiatement à Christ et à Korsakine : le mouvement anarchiste mutile répondit par un effort formidable : les agitateurs de Korsakine provoquaient une émeute dans le quartier central de la capitale et qui fut le seul soulèvement populaire de la résistance, signalé d'ailleurs par tous les émetteurs alliés. Radio-Moscou le faisait passer pour une action communiste. Une petite troupe, conduite par les militants anarchistes, qui montaient pour la première fois leurs ceintures rouges au peuple, envahit deux unités de la marine fluviale hongroise, faisant escale au bord du Danube : au plein milieu de la ville, l'une d'entre ces unités appartenait au chef d'Etat personnellement. Celle-ci fut mise en feu, l'autre à moitié détruite. Cette opération était tellement inattendue de la part des autorités, qu'aucune arrestation n'eut lieu. La nuit suivante le groupe S.Z.F. pénétrait dans les catacombes situées ap-dessous du fort et du palais royal, dans le petit mont

sous la banlieue. En deux semaines, cinq groupes réalisent 9 attentats, ayant comme résultat trois cars militaires détruits, un poste de télégraphie militaire anéanti à Vecses, banlieue Nord, quatre soldats nazis abattus, et une attaque contre une batterie. Sans compter les télésgraphiques coupés, les tracts distribués, les rues couvertes par des débris de fer, causants des pertes immenses. L'aspect de la capitale était tumultueux et chaotique à cette époque. L'aviation américaine bombardait sans cesse les centres industriels. Dans les rues on voyait défilés des troupes allemandes, hongroises, italiennes, roumaines. Le marché noir et le trafic se répandaient dans tous les domaines. Le Danube emportait vers le sud les nombreux cadavres des Juifs et résistants exécutés la nuit sur les quais devant le consulat suédois, qui distribuait des certificats de protection diplomatique aux persécutés (le consul, Raoul Wallenberg, qui a sauvé 10.000 Juifs, était assassiné par les soldats russes après la libération) une foule de personnes ayant une grande étoile jaune sur la poitrine faisaient la queue de 5 à 6 heures, heures où les Juifs étaient autorisés à quitter le Ghetto nouvellement installé. Sur les places de la ville on voyait souvent les cadavres ensanglantés de résistants exécutés exposés à longueur de journée. Et de temps en temps on voyait des jeunes garçons dans la ville, souvent porteurs de l'emblème des nazis : la croix fléchée, qui se centraient de larges écharpes rouges à la basque : c'étaient les militants anarchistes qui avaient adopté la mode de la ceinture rouge légendaire d'Alexei Korsakine. Leur pires ennemis : les militaires nazis à la chemise verte, les membres de la milice ornés d'une tête de mort, les SS, les membres fanatiques de l'Armée de Jeunesse à cette époque remplacant une partie de la police mobilisée en uniforme kaki à la cravate noire. Dans la résistance, les hommes aux ceintures rouges commençaient à avoir une renommée quasi légendaire, qui ne plaisait point aux communistes qui se prétendaient avec une impertinence à peine masquée les dirigeants de la résistance. A la deuxième réunion du Mouvement Anarchiste, qui eut lieu dans le grenier de la maison que j'avais habité, P. M. nous fit connaître certaines conditions que les communistes nous posaient contrairement à l'accord conclu : les anarchistes auraient dû faire le service de garde et travailler dans les imprimeries, clandestines communistes, distribuant un certain nombre de tracts communistes, et s'insinuer dans les groupes de la résistance et fournir aux communistes les renseignements nécessaires. Le seul résultat fut que le groupe désigné S.Z.F., Jeunesse libertaire, et conduit par Christ, subit une scission : un tiers de ses membres résistants chez nous, le reste entra dans le Parti communiste. Tokroki, qui approchait de sa 80<sup>e</sup> année, passait la direction du mouvement immédiatement à Christ et à Korsakine : le mouvement anarchiste mutile répondit par un effort formidable : les agitateurs de Korsakine provoquaient une émeute dans le quartier central de la capitale et qui fut le seul soulèvement populaire de la résistance, signalé d'ailleurs par tous les émetteurs alliés. Radio-Moscou le faisait passer pour une action communiste. Une petite troupe, conduite par les militants anarchistes, qui montaient pour la première fois leurs ceintures rouges au peuple, envahit deux unités de la marine fluviale hongroise, faisant escale au bord du Danube : au plein milieu de la ville, l'une d'entre ces unités appartenait au chef d'Etat personnellement. Celle-ci fut mise en feu, l'autre à moitié détruite. Cette opération était tellement inattendue de la part des autorités, qu'aucune arrestation n'eut lieu. La nuit suivante le groupe S.Z.F. pénétrait dans les catacombes situées ap-dessous du fort et du palais royal, dans le petit mont

sous la banlieue. En deux semaines, cinq groupes réalisent 9 attentats, ayant comme résultat trois cars militaires détruits, un poste de télégraphie militaire anéanti à Vecses, banlieue Nord, quatre soldats nazis abattus, et une attaque contre une batterie. Sans compter les télésgraphiques coupés, les tracts distribués, les rues couvertes par des débris de fer, causants des pertes immenses. L'aspect de la capitale était tumultueux et chaotique à cette époque. L'aviation américaine bombardait sans cesse les centres industriels. Dans les rues on voyait défilés des troupes allemandes, hongroises, italiennes, roumaines. Le marché noir et le trafic se répandaient dans tous les domaines. Le Danube emportait vers le sud les nombreux cadavres des Juifs et résistants exécutés la nuit sur les quais devant le consulat suédois, qui distribuait des certificats de protection diplomatique aux persécutés (le consul, Raoul Wallenberg, qui a sauvé 10.000 Juifs, était assassiné par les soldats russes après la libération) une foule de personnes ayant une grande étoile jaune sur la poitrine faisaient la queue de 5 à 6 heures, heures où les Juifs étaient autorisés à quitter le Ghetto nouvellement installé. Sur les places de la ville on voyait souvent les cadavres ensanglantés de résistants exécutés exposés à longueur de journée. Et de temps en temps on voyait des jeunes garçons dans la ville, souvent porteurs de l'emblème des nazis : la croix fléchée, qui se centraient de larges écharpes rouges à la basque : c'étaient les militants anarchistes qui avaient adopté la mode de la ceinture rouge légendaire d'Alexei Korsakine. Leur pires ennemis : les militaires nazis à la chemise verte, les membres de la milice ornés d'une tête de mort, les SS, les membres fanatiques de l'Armée de Jeunesse à cette époque remplacant une partie de la police mobilisée en uniforme kaki à la cravate noire. Dans la résistance, les hommes aux ceintures rouges commençaient à avoir une renommée quasi légendaire, qui ne plaisait point aux communistes qui se prétendaient avec une impertinence à peine masquée les dirigeants de la résistance. A la deuxième réunion du Mouvement Anarchiste, qui eut lieu dans le grenier de la maison que j'avais habité, P. M. nous fit connaître certaines conditions que les communistes nous posaient contrairement à l'accord conclu : les anarchistes auraient dû faire le service de garde et travailler dans les imprimeries, clandestines communistes, distribuant un certain nombre de tracts communistes, et s'insinuer dans les groupes de la résistance et fournir aux communistes les renseignements nécessaires. Le seul résultat fut que le groupe désigné S.Z.F., Jeunesse libertaire, et conduit par Christ, subit une scission : un tiers de ses membres résistants chez nous, le reste entra dans le Parti communiste. Tokroki, qui approchait de sa 80<sup>e</sup> année, passait la direction du mouvement immédiatement à Christ et à Korsakine : le mouvement anarchiste mutile répondit par un effort formidable : les agitateurs de Korsakine provoquaient une émeute dans le quartier central de la capitale et qui fut le seul soulèvement populaire de la résistance, signalé d'ailleurs par tous les émetteurs alliés. Radio-Moscou le faisait passer pour une action communiste. Une petite troupe, conduite par les militants anarchistes, qui montaient pour la première fois leurs ceintures rouges au peuple, envahit deux unités de la marine fluviale hongroise, faisant escale au bord du Danube : au plein milieu de la ville, l'une d'entre ces unités appartenait au chef d'Etat personnellement. Celle-ci fut mise en feu, l'autre à moitié détruite. Cette opération était tellement inattendue de la part des autorités, qu'aucune arrestation n'eut lieu. La nuit suivante le groupe S.Z.F. pénétrait dans les catacombes situées ap-dessous du fort et du palais royal, dans le petit mont

sous la banlieue. En deux semaines, cinq groupes réalisent 9 attentats, ayant comme résultat trois cars militaires détruits, un poste de télégraphie militaire anéanti à Vecses, banlieue Nord, quatre soldats nazis abattus, et une attaque contre une batterie. Sans compter les télésgraphiques coupés, les tracts distribués, les rues couvertes par des débris de fer, causants des pertes immenses. L'aspect de la capitale était tumultueux et chaotique à cette époque. L'aviation américaine bombardait sans cesse les centres industriels. Dans les rues on voyait défilés des troupes allemandes, hongroises, italiennes, roumaines. Le marché noir et le trafic se répandaient dans tous les domaines. Le Danube emportait vers le sud les nombreux cadavres des Juifs et résistants exécutés la nuit sur les quais devant le consulat suédois, qui distribuait des certificats de protection diplomatique aux persécutés (le consul, Raoul Wallenberg, qui a sauvé 10.000 Juifs, était assassiné par les soldats russes après la libération) une foule de personnes ayant une grande étoile jaune sur la poitrine faisaient la queue de 5 à 6 heures, heures où les Juifs étaient autorisés à quitter le Ghetto nouvellement installé. Sur les places de la ville on voyait souvent les cadavres ensanglantés de résistants exécutés exposés à longueur de journée. Et de temps en temps on voyait des jeunes garçons dans la ville, souvent porteurs de l'emblème des nazis : la croix fléchée, qui se centraient de larges écharpes rouges à la basque : c'étaient les militants anarchistes qui avaient adopté la mode de la ceinture rouge légendaire d'Alexei Korsakine. Leur pires ennemis : les militaires nazis à la chemise verte, les membres de la milice ornés d'une tête de mort, les SS, les membres fanatiques de l'Armée de Jeunesse à cette époque remplacant une partie de la police mobilisée en uniforme kaki à la cravate noire. Dans la résistance, les hommes aux ceintures rouges commençaient à avoir une renommée quasi légendaire, qui ne plaisait point aux communistes qui se prétendaient avec une impertinence à peine masquée les dirigeants de la résistance. A la deuxième réunion du Mouvement Anarchiste, qui eut lieu dans le grenier de la maison que j'avais habité, P. M. nous fit connaître certaines conditions que les communistes nous posaient contrairement à l'accord conclu : les anarchistes auraient dû faire le service de garde et travailler dans les imprimeries, clandestines communistes, distribuant un certain nombre de tracts communistes, et s'insinuer dans les groupes de la résistance et fournir aux communistes les renseignements nécessaires. Le seul résultat fut que le groupe désigné S.Z.F., Jeunesse libertaire, et conduit par Christ, subit une scission : un tiers de ses membres résistants chez nous, le reste entra dans le Parti communiste. Tokroki, qui approchait de sa 80<sup>e</sup> année, passait la direction du mouvement immédiatement à Christ et à Korsakine : le mouvement anarchiste mutile répondit par un effort formidable : les agitateurs de Korsakine provoquaient une émeute dans le quartier central de la capitale et qui fut le seul soulèvement populaire de la résistance, signalé d'ailleurs par tous les émetteurs alliés. Radio-Moscou le faisait passer pour une action communiste. Une petite troupe, conduite par les militants anarchistes, qui montaient pour la première fois leurs ceintures rouges au peuple, envahit deux unités de la marine fluviale hongroise, faisant escale au bord du Danube : au plein milieu de la ville, l'une d'entre ces unités appartenait au chef d'Etat personnellement. Celle-ci fut mise en feu, l'autre à moitié détruite. Cette opération était tellement inattendue de la part des autorités, qu'aucune arrestation n'eut lieu. La nuit suivante le groupe S.Z.F. pénétra dans les catacombes situées ap-dessous du fort et du palais royal, dans le petit mont

sous la banlieue. En deux semaines, cinq groupes réalisent 9 attentats, ayant comme résultat trois cars militaires détruits, un poste de télégraphie militaire anéanti à Vecses, banlieue Nord, quatre soldats nazis abattus, et une attaque contre une batterie. Sans compter les télésgraphiques coupés, les tracts distribués, les rues couvertes par des débris de fer, causants des pertes immenses. L'aspect de la capitale était tumultueux et chaotique à cette époque. L'aviation américaine bombardait sans cesse les centres industriels. Dans les rues on voyait défilés des troupes allemandes, hongroises, italiennes, roumaines. Le marché noir et le trafic se répandaient dans tous les domaines. Le Danube emportait vers le sud les nombreux cadavres des Juifs et résistants exécutés la nuit sur les quais devant le consulat suédois, qui distribuait des certificats de protection diplomatique aux persécutés (le consul, Raoul Wallenberg, qui a sauvé 10.000 Juifs, était assassiné par les soldats russes après la libération) une foule de personnes ayant une grande étoile jaune sur la poitrine faisaient la queue de 5 à 6 heures, heures où les Juifs étaient autorisés à quitter le Ghetto nouvellement installé. Sur les places de la ville on voyait souvent les cadavres ensanglantés de résistants exécutés exposés à longueur de journée. Et de temps en temps on voyait des jeunes garçons dans la ville, souvent porteurs de l'emblème des nazis : la croix fléchée, qui se centraient de larges écharpes rouges à la basque : c'étaient les militants anarchistes qui avaient adopté la mode de la ceinture rouge légendaire d'Alexei Korsakine. Leur pires ennemis : les militaires nazis à la chemise verte, les membres de la milice ornés d'une tête de mort, les SS, les membres fanatiques de l'Armée de Jeunesse à cette époque remplacant une partie de la police mobilisée en uniforme kaki à la cravate noire. Dans la résistance, les hommes aux ceintures rouges commençaient à avoir une renommée quasi légendaire, qui ne plaisait point aux communistes qui se prétendaient avec une impertinence à peine masquée les dirigeants de la résistance. A la deuxième réunion du Mouvement Anarchiste, qui eut lieu dans le grenier de la maison que j'avais habité, P. M. nous fit connaître certaines conditions que les communistes nous posaient contrairement à l'accord conclu : les anarchistes auraient dû faire le service de garde et travailler dans les imprimeries, clandestines communistes, distribuant un certain nombre de tracts communistes, et s'insinuer dans les groupes de la résistance et fournir aux communistes les renseignements nécessaires. Le seul résultat fut que le groupe désigné S.Z.F., Jeunesse libertaire, et conduit par Christ, subit une scission : un tiers de ses membres résistants chez nous, le reste entra dans le Parti communiste. Tokroki, qui approchait de sa 80<sup>e</sup> année, passait la direction du mouvement immédiatement à Christ et à Korsakine : le mouvement anarchiste mutile répondit par un effort formidable : les agitateurs de Korsakine provoquaient une émeute dans le quartier central de la capitale et qui fut le seul soulèvement populaire de la résistance, signalé d'ailleurs par tous les émetteurs alliés. Radio-Moscou le faisait passer pour une action communiste. Une petite troupe, conduite par les militants anarchistes, qui montaient pour la première fois leurs ceintures rouges au peuple, envahit deux unités de la marine fluviale hongroise, faisant escale au bord du Danube : au plein milieu de la ville, l'une d'entre ces unités appartenait au chef d'Etat personnellement. Celle-ci fut mise en feu, l'autre à moitié détruite. Cette opération était tellement inattendue de la part des autorités, qu'aucune arrestation n'eut lieu. La nuit suivante le groupe S.Z.F. pénétra dans les catacombes situées ap-dessous du fort et du palais royal, dans le petit mont

sous la banlieue. En deux semaines, cinq groupes réalisent 9 attentats, ayant comme résultat trois cars militaires détruits, un poste de télégraphie militaire anéanti à Vecses, banlieue Nord, quatre soldats nazis abattus, et une attaque contre une batterie. Sans compter les télésgraphiques coupés, les tracts distribués, les rues couvertes par des débris de fer, causants des pertes immenses. L'aspect de la capitale était tumultueux et chaotique à cette époque. L'aviation américaine bombardait sans cesse les centres industriels. Dans les rues on voyait défilés des troupes allemandes, hongroises, italiennes, roumaines. Le marché noir et le trafic se répandaient dans tous les domaines. Le Danube emportait vers le sud les nombreux cadavres des Juifs et résistants exécutés la nuit sur les quais devant le consulat suédois, qui distribuait des certificats de protection diplomatique aux persécutés (le consul, Raoul Wallenberg, qui a sauvé 10.000 Juifs, était assassiné par les soldats russes après la libération) une foule de personnes ayant une grande étoile jaune sur la poitrine faisaient la queue de 5 à 6 heures, heures où les Juifs étaient autorisés à quitter le Ghetto nouvellement installé. Sur les places de la ville on voyait souvent les cadavres ensanglantés de résistants exécutés exposés à longueur de journée. Et de temps en temps on voyait des jeunes garçons dans la ville, souvent porteurs de l'emblème des nazis : la croix fléchée, qui se centraient de larges écharpes rouges à la basque : c'étaient les militants anarchistes qui avaient adopté la mode de la ceinture rouge légendaire d'Alexei Korsakine. Leur pires ennemis : les militaires nazis à la chemise verte, les membres de la milice ornés d'une tête de mort, les SS, les membres fanatiques de l'Armée de Jeunesse à cette époque remplacant une partie de la police mobilisée en uniforme kaki à la cravate noire. Dans la résistance, les hommes aux ceintures rouges commençaient à avoir une renommée quasi légendaire, qui ne plaisait point aux communistes qui se prétendaient avec une impertinence à peine masquée les dirigeants de la résistance. A la deuxième réunion du Mouvement Anarchiste, qui eut lieu dans le grenier de la maison que j'avais habité, P. M. nous fit connaître certaines conditions que les communistes nous posaient contrairement à l'accord conclu : les anarchistes auraient dû faire le service de garde et travailler dans les imprimeries, clandestines communistes, distribuant un certain nombre de tracts communistes, et s'insinuer dans les groupes de la résistance et fournir aux communistes les renseignements nécessaires. Le seul résultat fut que le groupe désigné S.Z.F., Jeunesse libertaire, et conduit par Christ, subit une scission : un tiers de ses membres résistants chez nous, le reste entra dans le Parti communiste. Tokroki, qui approchait de sa 80<sup>e</sup> année, passait la direction du mouvement immédiatement à Christ et à Korsakine : le mouvement anarchiste mutile répondit par un effort formidable : les agitateurs de Korsakine provoquaient une émeute dans le quartier central de la capitale et qui fut le seul soulèvement populaire de la résistance, signalé d'ailleurs par tous les émetteurs alliés. Radio-Moscou le faisait passer pour une action communiste. Une petite troupe, conduite par les militants anarchistes, qui montaient pour la première fois leurs ceintures rouges au peuple, envahit deux unités de la marine fluviale hongroise, faisant escale au bord du Danube : au plein milieu de la ville, l'une d'entre ces unités appartenait au chef d'Etat personnellement. Celle-ci fut mise en feu, l'autre à moitié détruite. Cette opération était tellement inattendue de la part des autorités, qu'aucune arrestation n'eut lieu. La nuit suivante le groupe S.Z.F. pénétra dans les catacombes situées ap-dessous du fort et du palais royal, dans le petit mont

